

Point du 17517

LE BIENFAIT ANONYME, COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DÉDIÉE

A LA VILLE DE BORDEAUX,

Par M. JOSEPH PILHES, de Tarascon, en Foix.

Représentée à Paris, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 21 Août 1784, & devant LEURS MAJESTÉS, à Versailles, le 23 Novembre suivant.

Quàm dulce, quàm pretiosum est, si gratias sibi agi non est
passus, qui dedit ! *SENEC. de Benef.*



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Galande.

M. DCC. LXXXIV.

THE
OFFICE OF THE
SECRETARY OF THE
NAVY
WASHINGTON, D. C.

RECEIVED
JAN 17 1907
NAVY DEPARTMENT
WASHINGTON, D. C.

TO THE SECRETARY OF THE NAVY
FROM THE SECRETARY OF THE ARMY

RE: [illegible]
[illegible]
[illegible]

Yours very truly,
[illegible]
[illegible]
[illegible]



A MESSIEURS

LES MAIRE,
LIEUTENANS DE MAIRE
ET JURATS
DE LA VILLE DE BORDEAUX,

MESSIEURS,

*PERMETTEZ-MOI d'offrir , sous vos
auspices , à vos Concitoyens , un Ouvrage
auquel le Public a fait l'accueil le plus flatteur.*

Si lorsque je formai le projet du Bienfait Anonyme, le nom de MONTESQUIEU me fit sentir la grandeur de mon entreprise ; ce nom fameux, loin de m'en détourner, me la rendit plus chère encore, & fit ma confiance. J'espérai, MESSIEURS, que, charmés de consacrer sa gloire dans ce superbe & nouveau Monument élevé par vos soins aux Génies Dramatiques de la Nation, vous accorderiez quelque indulgence à mon Ouvrage, en faveur de mon sujet. J'osai me flatter que la Ville de Bordeaux, également propice à mes Essais, verroit avec plaisir, sur la Scène, cet Auteur immortel qui soulageoit en secret, par ses bienfaits, l'humanité qu'il éclairoit par ses écrits. Le spectacle de la vertu sensible & bienfaisante peut y toucher des cœurs généreux, à qui le commerce & l'opulence donnent l'heureux moyen de suivre un grand exemple. Ce spectacle, MESSIEURS, peut varier quelquefois utilement celui des ridicules & des passions. La peinture des ridicules amuse, & ne corrige personne. L'amour-propre, ingénieux à se faire illusion, jette des yeux de lynx sur les défauts d'autrui, se plaît à les envisager au Théâtre sous un aspect fidèle, & ne se voit jamais qu'en beau dans ce miroir de l'ame. Les pas-

sions tragiques inspirent , il est vrai , la terreur , émeuvent la pitié. Le Peuple , avide d'événemens , est attiré par elles , & vient les observer sur la Scene , comme un amateur , à l'abri du danger , contemple une tempête de Vernet. Il se console , MESSIEURS , de son obscurité , de sa foiblesse ; & jouit d'un plaisir secret , en voyant les orages qui fondent sur les Grands du monde , & les revers qui troublent ces destins qui lui font tant d'envie. Mais , à l'aspect de ces sombres images , le cosmopolite éclairé s'afflige des calamités de la terre , & le peuple ne pense pas qu'il fut de tout temps la victime de ces passions terribles qui , promenant leurs fureurs de Trône en Trône , ne laissent après elles que mort & que destruction. La bienfaisance , au contraire , tendre & compatissante , répare leurs ravages , vient adoucir nos maux , répand dans tous les climats ses dons consolateurs , anime tout sur son passage , & ne fait éprouver à nos cœurs que des émotions délicates & pures , qui naissent du plaisir d'avoir fait des heureux , ou des transports de la reconnoissance. Voilà le sentiment qu'il est doux & beau d'exciter : il ne faut que l'offrir à l'homme , naturellement bon , pour obtenir de lui cet attendrissement qui le porte à

chérir ainsi qu'à soulager ses semblables. Daignez agréer, MESSIEURS, l'hommage que je rends à la mémoire de M. DE MONTESQUIEU. Il est foible, sans doute; mais le patriotisme ne l'est pas, & son enthousiasme embellira les traits de mon tableau. Quel que fût d'ailleurs le talent dont la nature auroit pu me douer pour peindre un si grand Homme, il me laisseroit toujours le regret de n'avoir pu rendre mon Ouvrage plus digne de lui, de vous & de vos concitoyens.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
J. PILHES.



P R É F A C E.

J'ÉTOIS un jour dans un Cabinet Littéraire ; je demandai les Feuilles de Fréron (*): on les tient, me dit-on : j'attendis, & je lus des Gazettes. Comme je jettois, par intervalles, mes regards sur la personne qui lisoit ces Feuilles, pour m'en saisir à mon tour, je vis qu'elle essuyoit ses yeux obscurcis par des larmes : je n'y fis pas d'abord une certaine attention : le visage de ce Lecteur étoit d'ailleurs calme & serein ; une douce nuance de joie sembloit même percer à travers ses traits. Occupé de ma lecture, je ne m'aperçus qu'après coup que les Feuilles avoient passé dans d'autres mains. Je prévins alors le possesseur, & j'y veillai plus attentivement. Je fus surpris de voir que le nouveau Lecteur avoit les yeux humides vers l'endroit du cahier où le Lecteur précédent avoit essuyé les siens. Cette singularité me fit juger que ce cahier contenoit quelque anecdote intéressante : il me parvint ; je le parcourus, & je me trouve, à mon tour, également pénétré du trait de bienfaisance qu'on y rapportoit. En achevant de lire la narration, je connus le bienfaiteur. Au nom de MONTESQUIEU, l'admiration accrut mon attendrissement. Je fors ; je vais chercher un asyle où je puisse jouir librement de mon émotion. Le sentiment dont j'étois agité, me fit penser qu'un acte de vertu qui produisoit d'aussi

(*) C'étoit le N°. 17 de l'Année Littéraire 1775.

doux effets sur des Lecteurs isolés, pourroit, mis en action, agir vivement sur la foule des Spectateurs ; & dès ce moment, je formai le dessein de le mettre au Théâtre.

Si l'Art Dramatique peut être utile aux hommes, c'est moins quand il expose leurs ridicules, que lorsqu'il leur offre des exemples qui puissent les rendre vertueux ; mais les modèles qu'il nous présente, embellis sur la scène, sont presque tous des êtres fantastiques, ou choisis dans les annales de l'antiquité ; comme si la nature épuisée ne formoit, de nos jours, que des âmes vulgaires ; ou que, pour obtenir l'hommage des mortels, le sceau du temps fût nécessaire à la vertu. La nature, toujours égale, produit, dans chaque siècle, des hommes extraordinaires qui captivent son admiration, & qui brilleroient alors sur la scène avec plus d'avantage que ceux dont les hauts faits vont se perdre dans l'obscurité des temps. Les personnages antiques sont, à notre égard, comme les héros imaginaires : ils n'excitent qu'une admiration stérile ; ils sont trop loin de nous ; on nous les peint sous des couleurs trop belles ; ils ne semblent plus être de l'espèce humaine ; ils la découragent, ou plutôt leur gloire, affoiblie par l'immense intervalle des siècles, ne jette, comme l'astre de la nuit, que des rayons sans force & sans chaleur : mais les modernes célèbres, dont la réputation est dans tout son éclat, & de qui la mémoire est chère encore, parce qu'elle est récente, feroient, sur les contemporains, une impression plus utile : l'amour-propre, flatté de pouvoir les atteindre, tenteroit des efforts capables d'y parvenir. Si les Auteurs Dramatiques préfèrent des personnages factices, idoles de leur imagination, à des modèles réels, ne faisons point au public l'injustice de croire que son goût pressenti détermine le choix de ces Auteurs. Les Arts s'empressent à l'envi, de conserver des grands hommes tout ce qu'on en peut dé-

rober

rober à la destruction qui suit les choses humaines, & le plus vif intérêt nous attache aux précieux débris de leur existence. Pourquoi ne verroit-on pas au Théâtre, avec le même transport, ceux de qui l'on honore ailleurs les noms & les images? Un tableau, une statue, ne sont pas à la portée de tout le monde : interpretes muets des sentimens de leur siècle, ils ne les transmettent que lentement à la race future, ou restent ignorés : mais la scène animée & vivante excite, en un instant, cet enthousiasme irrésistible qui porte au fond des cœurs le germe des vertus qui les étonnent. C'est là que les grandes qualités déployées avec un appareil imposant, sous les yeux des citoyens en corps, enflamment des âmes sublimes à qui, pour se développer, il ne faut qu'une étincelle de ce feu créateur qui vient les y animer. Pourquoi n'y feroit-on pas revivre ces illustres mortels, nés pour répandre la lumière, & pour servir d'exemple? Quel préjugé barbare, ou quel principe politique & jaloux s'opposeroit à ces apothéoses? L'envie, qui s'acharne contre les vivans, ne trouble pas la cendre des tombeaux. Du moment que l'homme cesse d'être, il ne reste plus rien de commun entre ses contemporains & lui : la mort a rompu tous les nœuds : il n'est plus pour lui de présent, ni d'avenir ; de faveur, ni de haine ; de climat étranger, ni de patrie : son siècle est sa postérité ! Les nations s'unissent pour juger son être, & laissent aux Souverains, aux Grands du monde, aux personnes en place, le soin de lui déferer des honneurs dignes de ce qu'il a fait pour elles. C'est ainsi que, d'une voix unanime, elles ont placé M. DE MONTESQUIEU parmi les bienfaiteurs du genre humain, & que notre auguste Monarque a fait élever à sa gloire une statue, comme il l'a fait à celle de Sully, de Fénélon, de Descartes, de l'Hôpital, &c. Les talens des Artistes célèbres consacrés par ce Prince bienfaisant à l'honneur du nom Français, vont faire,

du Palais des Rois, le sanctuaire du génie, de l'héroïsme & de la vertu.

Si quelque sentiment plus doux peut charmer les regrets que la mort d'un grand homme nous laisse, il naît de la justice qu'on rend à sa mémoire, ainsi qu'à ses écrits. M. DE MONTESQUIEU l'avoit obtenue de son vivant, & sa mort en fit seulement éclater le témoignage universel. Les Souverains de son temps furent touchés de sa perte; toutes les Académies retentirent de son nom; Mylord Chesterfield lui rendit dans les Papiers publics un hommage avoué de l'Angleterre; & M. d'Alembert, en France, remplit à cet égard les vœux de la Nation. Un seul passage de son éloge * suffit pour attester à nos neveux la vénération que l'Auteur de l'Esprit des Loix avoit inspirée à ses contemporains. Mais, dans ce temps de tristesse & de deuil, les Souverains, les Académies, Chesterfield & d'Alembert ignoroient tous que cet amour de l'humanité répandu dans l'immortel Ouvrage de MONTESQUIEU, sa grande ame l'avoit justifié par l'acte de vertu la plus sublime qui puisse honorer le cœur de l'homme.

L'intérêt fardide & l'infame avarice ont beau nous endurcir, l'heureuse bienfaisance ne perdra jamais son empire. Le plaisir qu'elle donne est si doux & si pur, qu'il n'a point existé peut-être de *Cléon*, point d'*Harpagon* qui ne l'ait goûté quelquefois dans sa vie; mais quel est le mortel assez généreux pour s'être refusé constamment à la douceur d'en faire confidence, &

(*) La France & l'Europe le perdirent le 10 Février 1755. Toutes les Nouvelles publiques ont annoncé cet événement comme une calamité. *Eloge du Président de Montesquieu.*

qui soit descendu dans la tombe avec son secret ? Le silence absolu qui dérobe à jamais un bienfait à la connoissance des hommes , tient à des qualités si grandes , à de si rares principes , qu'un pareil bienfaiteur donne à l'espece humaine une dignité nouvelle , & devient le plus beau spectacle qu'on puisse offrir aux gens de bien.

Le projet de mettre M. DE MONTESQUIEU sur la scène exigeoit sans doute un talent plus exercé que le mien. Entraîné par la beauté de mon sujet , je voulus faire une essai de mes forces ; mais j'écartai l'Écrivain célèbre , pour n'envisager que l'homme bienfaisant. Cette image qui , sans effrayer le talent , encourageoit la sensibilité , me fit braver les difficultés qui naissoient de toutes parts dans les combinaisons du plan de mon Ouvrage , ainsi que dans l'exécution. J'osai me priver même de bien de ressources de l'art , pour rester plus fidele à mes vues. Je voulois rendre à mon Héros un hommage vrai , qui put être un jour accueilli de sa Patrie ; je ne devois donc point former un tableau d'imagination , mais un portrait. Je l'aurois sans doute rendu plus ressemblant , si j'avois pu mettre M. DE MONTESQUIEU en opposition avec des personnages de son espece ou de son rang ; ils m'auroient fourni le moyen de le peindre par lui-même , en employant ses écrits ; mais mon sujet ne le permettant pas , j'ai tâché de saisir quelques traits distinctifs , où l'œil du Philosophe & celui du Concitoyen pussent reconnoître mon modele.

Lorsqu'un Poëte Dramatique a fini son pénible travail , il ne peut pas se flatter encore d'avoir rempli son objet : il n'a tracé , pour ainsi dire , qu'un dessin à la plume , & ce n'est qu'au Théâtre que se fait le tableau. C'est là que son ouvrage prend le coloris , la chaleur & la vie. L'Auteur jouit délicieusement du

fruit de ses veilles. s'il trouve des Acteurs qui rendent parfaitement les intentions, & qui les embellissent. M. M. les Comédiens Français qui jouent dans le Bienfait Anonyme, n'y laissent rien à désirer. Aussi flattés que moi de célébrer la vertu d'un grand homme, ils ont signalé leurs talens pour la consacrer dignement sur le Théâtre de la Nation. Le Journal de Paris du 25 Août dernier, celui du 16 Septembre suivant, & le Mercure de France du 25 du même mois, ont rendu à M. M. Fleury, Saint-Fal, Vanhove, &c. la justice qui leur est due (*). Je dois encore à la Comédie Française, la satisfaction d'avoir vu jouer le Bienfait Anonyme devant M. le Baron DE SECONDAT. Ayant appris qu'il étoit à Paris, elle lui députa deux Comédiens pour le prier d'assister à la représentation. *Cette Piece*, dit le Journal de Paris du 16 Septembre, qui rapporte cette anecdote, *fut jouée avec toute la chaleur que devoit exciter la présence du fils de M. DE MONTESQUIEU, digne par ses vertus & son amour pour les Sciences, de l'honneur d'avoir eu un tel pere, &c.* Il seroit, en effet, difficile de voir un Drame mieux représenté; mais ce qu'il y a sur-tout de remarquable, c'est le parti que Mademoiselle CONTAT a tiré du rôle de Sophie, qui, paroissant peu susceptible d'effet, ne pouvoit en produire que par la supériorité du jeu. Que de finesse & de graces elle sçait y répandre! Que d'applaudissemens n'a-t-elle pas obtenus! Elle est si jolie, sous le costume élégant & simple d'une Provençale! Je connoissois

(*) Je donnai le rôle de Belmon à M. Gérard, en qui j'avois remarqué du talent, lors de son début au printemps dernier. Le Mercure dit qu'il y a mérité le suffrage des connoisseurs. C'est une vérité d'autant plus flatteuse pour lui, que le rôle de Belmon est un rôle essentiel de la Piece, qui prête au développement du jeu d'un Acteur, & qui peut le faire juger.

bien le prix de cette charmante Actrice , lorsque , pour l'engager à prendre quelque'intérêt à ce rôle , je lui adressai les vers suivans , qui ont au moins le mérite que M. de Voltaire attribuoit à l'Almanach Royal , celui de dire une vérité.

A MADEMOISELLE CONTAT ,

En lui envoyant le Rôle de Sophie.

Toi , dont le talent séducteur ,
Au Public qu'il enchante , est toujours sûr de plaire ,
A mon humble Sophie accorde ta faveur.
Sans éclat , timide , étrangere ,
Elle craint ce Public sévere ;
De tes rares attraits embellis sa candeur ;
Embellis ses amours : que ta bouche de rose
Prête son charme heureux à sa mauvaise prose,
Ce que tu dis est toujours bien :
Tu captives les yeux , & tu flattes l'oreille ;
Quand le cœur est ému , la critique sommeille ,
Et l'Auteur ne redoute rien.

Mais que je suis redevable à M. Molé , dont les procédés honnêtes m'ont pénétré d'estime & de reconnaissance ! L'intérêt qu'il a pris à mon Ouvrage , prouve combien ce grand Comédien est précieux pour l'homme de Lettres , à qui les succès n'ont pas encore aplani les difficultés qu'on peut éprouver au Théâtre. Je n'étois pas connu de lui ; je ne le connoissois que par la célébrité de ses talens ; je ne l'avois jamais vu que sur la scène ; je ne vivois plus à Paris , aucun intérêt ne pouvoit l'engager à s'occuper de moi , lorsque , par ses soins , le Bienfait Anonyme fut lu , reçu , mis à l'étude & joué. Mon retour dans cette Capitale m'ayant procuré l'occasion vivement désirée de le connoître , il me combla d'amitiés ; me servit avec ce zèle qu'on ne peut

attendre que d'une intime liaison, & me donna des idées qui marquent une connoissance approfondie de son Art. Ses qualités personnelles doivent le rendre bien cher à ses amis ! Tous ceux qui connoissent la bonté de son caractère, & son heureux penchant à rendre service ; savent qu'il n'avoit pas besoin de son talent pour jouer le rôle de M. de Montesquieu avec une simplicité noble & attachante, apanage ordinaire d'un grand cœur, qui fait le bien pour l'amour du bien même, & qui fuit l'ostentation & le faste de la bienfaisance (*).

Si le desir de la gloire littéraire avoit séduit mon cœur, j'aurois travaillé de bonne heure à m'en frayer le sentier. Les Belles-Lettres me plaisent, & je m'en occupe, quand je puis, pour mon plaisir : heureux si je pouvois m'en occuper toujours ! On a vu la raison qui me fit composer cette Piece : faut-il trouver encore des dégoûts sur sa route, quand on est animé par de si bons motifs !..... O mon ami (**) ! toi, qui m'as encouragé constamment à les surmonter, je te dois le succès dont je viens de jouir, & je te dois aussi le premier suffrage qu'ait obtenu le Bienfait Anonyme. Tu le jugeas d'après ton cœur : le Public a confirmé ce jugement. Eh ! qui pouvoit mieux que toi se sentir vivement pénétré d'un trait de bienfaisance, d'une morale saine, & des vrais sentimens de la nature ? Elle t'a formé sensible, généreux & bon : les obligations qu'elle impose à l'homme aux diverses époques de sa carrière, ont été pour toi des sources de plaisir. La piété filiale, l'amour conjugal, & la tendresse paternelle, ont rempli tour-à-tour les momens que te laissent les travaux de ton état & les devoirs du Citoyen.

(*) Voyez le Mercure de France du 25 Septembre dernier.

(**) M. Carol, Négociant à Toulouse.

Moi , qui connois ton ame , j'étois jaloux de ton opinion , & je te soumis mon Ouvrage. Je pensois que si l'art d'écrire dépend beaucoup des mœurs de l'Ecrivain , l'art de juger ne dépend pas moins de celles du critique. L'événement a justifié mon idée , & je me félicite de pouvoir rendre aujourd'hui cet hommage à l'amitié.





PERSONNAGES ACTEURS.

M. DE SAINT-ESTIEU.	<i>M. Molé.</i>
Madame d'HERCOURT , <i>sœur</i> <i>de M. de Saint-Estieu.</i>	<i>Mad. Suin.</i>
M. ROBERT pere.	<i>M. Vanhove.</i>
ROBERT fils.	<i>M. Fleury.</i>
Madame ROBERT.	<i>Mlle. Lachaiſſaigne.</i>
SOPHIE , <i>ſille de M. Belmon.</i>	<i>Mlle. Contat.</i>
M. BELMON , <i>Négociant.</i>	<i>M. Gérard.</i>
HAMBERG , <i>Négociant.</i>	<i>M. Marſy.</i>
LEUZON , <i>ſils de M. Hamberg.</i>	<i>M. Saint-Fal.</i>
JUSTIN , <i>Domestique de Madame</i> <i>d'Hercourt.</i>	<i>M. Marchand.</i>

La Scene est à Marseille.



LE BIENFAIT ANONYME, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Cours de Marseille.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT *fils*, SOPHIE.

ROBERT *fils*, *tendrement*.

QU'IL m'est doux de vous voir de retour à Marseille, Sophie ! Vous venez enfin ranimer un cœur accablé d'ennuis, qui ne pouvoit supporter plus longtemps votre absence.

SOPHIE.

Tu connois le mien, tu fais s'il se plaît à soulager tes peines : mais un oncle qui me chérit comme sa fille, qui, seul à la campagne, y passe sa vie à cultiver des

A

biens que son amitié me destine, ne mérite-t-il pas que je partage, pendant quelques semaines, sa solitude & ses loisirs ?

ROBERT *fiis.*

Qu'il est passé rapidement, ce temps heureux où je jouissois chaque jour du plaisir de vivre près de toi ! Mon sort est bien changé, depuis que l'esclavage de mon pere m'oblige à consacrer au travail toutes mes journées !

SOPHIE.

As-tu reçu de ses nouvelles depuis mon départ ?

ROBERT *fiis.*

Il n'écrit point. Son silence m'afflige. Nous travaillons toujours vivement pour compléter sa rançon ; une heureuse aventure qui a grossi nos épargnes, abrégera d'autant le terme de ses maux.

SOPHIE *avec intérêt.*

Qu'est-ce que cette aventure, mon ami ?

ROBERT *fiis.*

Apprends un trait de sensibilité bien capable d'exciter la tienne.

SOPHIE.

Voyons, conte-moi cela.

ROBERT *fiis.*

Triste & rêveur, j'étois un soir dans mon batelet, à l'attente du premier venu. Un inconnu se présente. Il attend. — Puisque le batelier ne vient pas, dit-il, je vais passer dans un autre bateau. — Monsieur, c'est moi qui conduis le batelet. Voulez-vous sortir du port ? — Non, Monsieur, il est tard. Je veux seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraîcheur de la soirée. — Mais, vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état ?

SOPHIE *souriant finement.*

Cet inconnu avoit de bons yeux, mon ami.

ROBERT *fiis.*

Je ne suis pas en effet marinier, répondis-je, je ne fais ce métier, les jours de Fêtes, que pour gagner

plus d'argent. — Quoi ! avare , à votre âge ? Cela diminue l'intérêt qu'inspire votre physionomie. — Si vous saviez mes raisons , Monsieur , vous ne me feriez pas l'injustice de me croire un caractère si bas. — J'ai pu vous faire tort , expliquez-vous. ConteZ-moi vos chagrins. Vous m'avez disposé à y prendre part.

SOPHIE.

Ce homme m'intéresse déjà , sur ce début.

ROBERT *fils.*

J'ai le plus tendre pere , lui dis-je alors ; il s'appelle Robert. Il étoit Courtier dans cette ville. Pour enrichir plus vite sa famille , il voulut former pour Smyrne une pacotille de tout son bien , & veiller lui-même à l'échange de ses effets. Son vaisseau fut pris par des Corsaires , & conduit à Tétuan , où mon pere est esclave. Son Patron , Intendant des Jardins du Roi , nous demande deux mille écus pour sa rançon. Etant restés sans ressources , je voulois aller me charger de ses fers : ma mere rejetta ce projet comme impossible à suivre. Depuis cette époque , nous travaillons nuit & jour pour amasser la somme qu'on exige , elle dans les modes , moi chez un Commerçant ; & je me fais marinier les Dimanches , pour mettre tout le temps à profit.

SOPHIE.

Ce récit dut bien changer son opinion à ton égard. Que dit-il ?

ROBERT *fils.*

Robert , répéta tout bas l'inconnu , chez l'Intendant des Jardins du Roi , à Tétuan. Puis élevant la voix : » votre malheur me touche , me dit-il ; mais , d'après » vos sentimens , j'ose vous présager un meilleur sort , » & je vous le souhaite bien sincèrement. » Il voulut ensuite se livrer seul à ses idées. Quand il fut nuit , j'abordai ; l'inconnu sort du bateau , me donne sa bourse , & part. Je l'ouvre , j'y compte huit doubles louis , & dix écus en argent. Juge de ma surprise à la vue de cet or ! Je répandis des pleurs d'attendrisse-

ment : Je courus après cet homme généreux ; mais la nuit favorisoit sa retraite ; il disparut , & mes recherches ont toujours été vaines.

SOPHIE *avec intérêt.*

Quoi ! tu n'as pu le retrouver ? Ah , mon ami , cet inconnu qui fait ainsi le bien dans le silence & dans l'obscurité , ne doit pas être un homme ordinaire !

ROBERT *fiis.*

Il a ranimé mon courage en augmentant mon précieux trésor. Le plaisir renaît dans mon ame avec l'espoir du retour plus prochain de mon pere ; mais , Sophie , une peine secrète en altere la douceur.

SOPHIE.

Explique-toi.

ROBERT *fiis.*

Ton pere , après ton départ , me fit placer chez Monsieur Lambert : je n'y consentis qu'à regret. Tu fais que son fils Leuzon , autrefois mon ami...

SOPHIE.

Fut depuis ton rival.

ROBERT *fiis.*

Le perfide l'est toujours , & voilà mon tourment. Il aspire à ta main. Il s'est réjoui , sans doute , au fond du cœur , de l'infortune de ma famille. Je n'en ai pas agi de même lors du malheur de son pere.

SOPHIE.

Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

ROBERT *fiis.*

Il y a deux mois , on lui prit de l'argent.

SOPHIE.

Beaucoup ?

ROBERT *fiis.*

Oh ! oui... Il ne dit pas la somme.

SOPHIE.

Je le plains bien.

ROBERT *fiis.*

N'en parle point , il ne veut pas qu'on le sache.

SOPHIE.

Il n'a rien découvert ?

Je ne crois pas.

SOPHIE.

Ah !

ROBERT *fiis.*

Ce Leuzon me chagrine, Sophie ; je le vois depuis quelque temps inquiet, agité, sombre ; & ce n'est que ton absence...

SOPHIE.

Que t'importe ?

ROBERT *fiis.*

Il t'adore.

SOPHIE.

Doutes-tu de ma foi ?

ROBERT *fiis.*

Non, je n'en doute point ; mais Leuzon aura de la fortune, & ton pere...

SOPHIE.

Il ne forcera jamais mon inclination.

ROBERT *fiis.*

Ton pere venoit assez souvent chez nous, on ne le voit plus ; & cette retraite est pour moi d'un bien mauvais présage !

SOPHIE.

Tu le connois, il est franc, bon, négligent sans dessein ; un ménage, des affaires le retiennent ; il n'y a rien là qui doive t'alarmer.

ROBERT *fiis.*

Crois-tu qu'après le retour de mon pere, leur ancienne amitié ranimée comble les vœux de leurs enfans ?

SOPHIE.

Je l'espere, & j'attends tout de sa bonté. Laisse-moi le soin de nos intérêts, & n'aggrave pas ta situation présente par le tourment de l'avenir.

ROBERT *fiis.*

Allons, il faut que je te quitte pour me rendre au travail. Si je m'arrache avec effort au plaisir que me

6 *Le Bienfait Anonyme ,*
fait ta présence , il m'est doux du moins de penser qu'à
chaque prix que je reçois de mon ouvrage , je fais un
pas vers le bonheur.

SOPHIE.

Va , mon ami , nous aurons pour nous toute la soirée :

S C E N E I I .

S O P H I E , B E L M O N .

BELMON *à part , en entrant.*

Voyons un peu ses dispositions. (*Il s'approche de Sophie.*)

SOPHIE *suivant de l'œil Robert qui s'en va.*

Que l'amour est doux à sentir quand il nous sert à
charmer l'infortune ! (*Elle se tourne , & voyant son
pere , elle reste interdite.*) Ah ! mon pere.

BELMON. *Il a le ton ironique & railleur.*

Tu fors de bonne heure aujourd'hui , ce me semble ?

SOPHIE.

J'ai quelques visites à faire ; je dois rendre mes de-
voirs à Madame d'Hercourt. J'allois à présent chez
Madame Robert.. Vous ne l'avez pas vue , je crois ,
depuis bien du temps ?

BELMON.

C'est vrai ; j'y passerai... (*avec finesse.*) Que te di-
soit son fils ?

SOPHIE. :

Il me parloit de ses soucis , de son travail , de sa
famille.

BELMON.

A-t-on des nouvelles du pere ?

SOPHIE.

Ils n'en reçoivent pas.... Ce Commerçant qui vous
avoit tant promis de le voir à son arrivée à Tétuan?...

BELMON.

Qui? Volsun? Il ne m'écrit point.

SOPHIE.

C'est bien mal. Monsieur Robert est peut-être malade. Son fils a bien du chagrin de son silence.

BELMON.

Cela t'afflige, toi, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Moi?... je l'encourage; je le console.

BELMON *du ton de Sophie.*

Tu le consoles.... La bonté d'ame est dangereuse à ton âge, ma fille; les malheureux s'attachent aux gens qui les plaignent; on s'y attache à son tour, & tout cela ne produit que d'inutiles peines.

SOPHIE.

Mais, mon pere?... Vous vous plaifiez autrefois à nous voir ensemble?

BELMON.

Vous étiez plus jeunes alors; cela ne tiroit pas à conséquence.

SOPHIE.

Vous disiez que Robert seroit un bon parti? qu'il seroit un bon ménage?

BELMON.

Je ne prévoyois pas que son pere seroit pris avec tout son bien par des Corsaires.

SOPHIE.

Le pauvre Monsieur Robert!..... Il étoit votre ami.

BELMON.

Son amitié me coûte aussi bien cher! Je fis la sottise d'entrer dans son projet; & les fonds qu'on me ravit avec sa pacotille, avoient ruiné mon commerce: j'ai eu bien de la peine à me relever, & tu sçais même que depuis peu, sans de généreux secours que je n'attendois point, j'étois un homme perdu. Malheureuse entreprise!

SOPHIE.

Oh , bien funeste !... Mais , mon pere , s'il revenoit ? Sa famille a déjà la meilleure partie de sa rançon... s'il revenoit ?

BELMON.

Eh bien ! s'il revenoit ?

SOPHIE *un peu déconcertée.*

Il rétablirait sa fortune... Son fils le seconderait bien.

BELMON *avec ironie.*

Ma fille , ma fille , je te trouve l'ame trop compatissante : crois-moi ; l'on doit se garder de prendre trop d'intérêt aux gens dont on ne peut changer la position. Suis mes avis , n'en parlons plus. Va faire tes visites ; je vais à mes affaires.

SOPHIE *en s'en allant.*

Ah ! Robert , tu l'avois bien prévu !

SCENE III.

BELMON *seul.*

S'il revenoit... Elle vouloit me pénétrer. Je ne m'explique pas ; un peu d'opposition rend les enfans plus soigneux de nous plaire... Il reviendra plutôt que tu ne penses. Mes pertes sont presque réparées , & je vais fournir à la femme ce qui pourra lui manquer pour sa rançon.

SCENE IV.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU , Madame D'HERCOURT , BELMON.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU à Madame d'Hercourt , *en entrant.*

JE veux partir demain , ma sœur , il faut que je me rende à Bordeaux. J'ai donné mes ordres à Justin. J'attends

J'attends des lettres de l'étranger ; s'il n'en vient pas aujourd'hui , vous me les enverrez.

MADAME D'HERCOURT.

On ne peut vous gagner... (à M. Belmon.) Bonjour , Monsieur Belmon , Comment va la santé ?

BELMON.

Madame , à merveille.

MADAME D'HERCOURT à son frere.

Voilà , mon frere , un Négociant de cette ville que j'estime infiniment , un honnête homme , un bon citoyen.

BELMON saluant.

Madame , c'est bien de l'honneur...

MADAME D'HERCOURT.

Et le pere d'une très-aimable personne que vous vîtes chez moi quelques jours après votre arrivée : une jolie brune , bien faite , dont la physionomie intéressante...

MONSIEUR DE SAINT-ESTIEU.

Oui , oui , ma sœur , j'en fus enchanté.

BELMON avec une joie naïve.

De ma fille , Monsieur ?

MONSIEUR DE SAINT-ESTIEU à Belmon.

J'en fus ravi : je vous en fais compliment : elle est au mieux , douce , modeste & belle ; la candeur de son ame est peinte sur son visage.

BELMON.

Que vos bontés flattent l'oreille d'un pere ! j'éprouve une satisfaction... pardonnez...

MONSIEUR DE SAINT-ESTIEU.

Livrez-vous sans gêne à cette émotion. Comme vous , je sui pere , & mon cœur a tressailli comme le vôtre au nom de mes enfans. — Quel âge a votre Sophie ?

MADAME D'HERCOURT.

Seize ou dix-sept ans , n'est-ce pas ?

BELMON , gaiement.

A peu-près , Madame. Oh ! elle est jeune encore

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

C'est le bel âge, il faut la marier.

BELMON.

Je l'entends bien de même. Je veux me voir renaître de bonne heure : il me semble déjà presser un petit-fils entre mes bras : puisse-je vivre assez long-temps pour embrasser ma cinquième génération.

Madame D'HERCOURT.

J'approuve fort ce vœu-là.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Il faut donc se hâter de choisir un gendre.

BELMON.

Je l'ai choisi, Monsieur ; les circonstances cependant me jettent dans quelque embarras à cet égard. Permettez-moi de saisir l'occasion de prendre votre avis.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Très-volontiers.

BELMON.

J'ai un ami qui a un fils un peu plus âgé que ma fille. Ces enfans se sont pris d'amitié dès le bas âge, & cela dure encore. Le jeune homme est gentil, laborieux, de belle espérance ; mais sa position a bien changé de face par la perte de toute sa fortune, & par l'esclavage de son père.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! ah !

Madame D'HERCOURT.

C'est le mari de ma marchande de modes, Monsieur Robert.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Robert ?

BELMON.

Oui, Monsieur, esclave à Tétuan.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Chez l'Intendant des jardins du Roi ?

BELMON.

Oui, Monsieur. Comment ! vous sçavez cela ?

Mon sieur DE SAINT-ESTIEU.

J'en ai entendu parler.

BELMON.

C'est un bien honnête homme ; il ne méritoit pas son fort.

Mon sieur DE SAINT-ESTIEU à part.

C'est lui que j'ai racheté.

Madame D'HERCOURT.

Sa femme défolée me conta ce malheur dans le temps.

BELMON.

Ils furent ruinés. Ma fille n'a pourtant pas changé de disposition ; le jeune homme lui tient toujours au cœur. Je ne veux pas gêner son inclination, je veux assurer son établissement, & j'ai martel en tête pour accorder cela.

Mon sieur DE SAINT-ESTIEU.

Mais rien n'est plus facile. Vous avez des fonds, vous, Monsieur, une certaine aisance ?

BELMON.

Je ne suis pas riche ; je travaille, & je tâche de mettre quelque chose à couvert pour Sophie.

Mon sieur DE SAINT-ESTIEU.

Le fils de votre ami vous convient.

Madame D'HERCOURT.

Je le connois, il a bien du mérite.

BELMON.

C'est vrai, Madame.

Mon sieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien, lorsque le pere fera de retour ; il faut unir les jeunes gens. Je vous promets un mariage heureux : la nature les forma l'un pour l'autre.

BELMON.

Et la fortune, Monsieur ?

Mon sieur DE SAINT-ESTIEU.

Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien, mais parce qu'il ne travaille pas. Le jeune Robert est laborieux & sage ? Il faut lui accorder Sophie, & former tous trois une société solide & rare, qui serve

d'exemple aux Commerçans. Vous, Monsieur, vous donnerez vos fonds & vos conseils ; le jeune homme y mettra sa sagesse & son activité ; votre fille y joindra l'intelligence & la conduite du ménage ; il en consultera la fortune & le bonheur.

BELMON.

C'est un charme de vous entendre. Comme vous arrangez les choses ! J'avois presque pensé cela. Votre idée flatte & confirme la mienne.

S C E N E V.

M, DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT,
BELMON, JUSTIN.

V Madame D'HERCOURT,
Oici Justin,

BELMON,

Pardon, Monsieur ; je vais prendre à la Bourse quelques arrangemens pour hâter le retour de mon ami. (*Justin remet deux lettres à M. de Saint-Estieu, & sort.*)

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Allez, Monsieur ; je suis bien aise d'avoir fait votre connoissance. (*Il ouvre une des deux lettres, & lit.*)

Madame D'HERCOURT à Belmon.

Sophie est-elle de retour ?

BELMON,

Elle revint hier.

Madame D'HERCOURT,

Je la verrai donc, j'espère ?

BELMON,

Elle doit se présenter aujourd'hui chez vous. Je la vois à présent chez Madame Robert.

Madame D'HERCOURT.

Ha ! tant mieux. Je vais y passer ; j'y trouverai peut-être Sophie.

S C E N E V I.

M. DE SAINT-ESTIEU, Madame D'HERCOURT.

S Madame D'HERCOURT.
Ont-ce là les lettres que vous attendiez ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU,
Oui ; c'est le Prieur de Salor.

Madame D'HERCOURT.

Que dit notre ami l'Ambassadeur ?

M. DE SAINT-ESTIEU (*lui donnant la lettre à lire.*)
Il me fait compliment sur mon dernier ouvrage.

(*Madame d'Hercourt lit ; M. de Saint-Estieu examine ,
à part , le timbre , &c. de l'autre lettre.*)

CADIX. Enfin la voici. (*Il l'ouvre.*) Je l'attendois avec
impatience. (*Il va au feing.*) Mayn. — c'est cela.

(*Comme il va lire , Madame d'Hercourt l'interrompt ,
en lui rendant la lettre. M. de Saint-Estieu remet la
sienne au pli , puis l'autre , & les met toutes deux
dans sa poche.*)

Madame D'HERCOURT.

Il a le tact juste , notre ami : il pense que votre li-
vre opérera une révolution dans les esprits en France.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

L'indulgente amitié m'applaudit chez l'Etranger , &
dans Paris , des brochures , des feuilles anonymes &
périodiques me déchirent. Voilà le sort des lettres,

Madame D'HERCOURT,

Et vous iriez encore vous ensevelir dans vos terres ,
où vos méditations vous consomment. Vous qui sçavez
apprécier l'opinion des hommes , pouvez-vous préférer
une estime incertaine & toujours orageuse , à la dou-
ceur de vivre pour vos amis ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Je ne me suis point enivré , ma sœur , d'une vaine fumée. — Mais il est affreux d'emporter au tombeau le remords d'une existence inutile. *Chacun doit se tenir ferme dans le poste où la nature l'a mis.* Le témoignage intérieur d'avoir rempli sa tâche , est une récompense qui ne peut échapper.

Madame D'HERCOURT.

Les hommes la font payer bien cher , mon frere , vous ne l'ignorez pas. L'implacable & cruelle envie ne s'attache aux écrits que pour déchirer la personne.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh ! qu'importent à l'homme de bien sa rage & ses manœuvres ! Comme le voyageur , il fixe ses regards vers le terme de sa route , il y marche à grands pas , & ne suspend point sa course parce que des insectes le tourmentent ou bourdonnent autour de lui.

Madame D'HERCOURT.

Mais ils souillent sa gloire.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

On a beau faire , la vérité perce toujours les ténèbres qui l'environnent. Assuré de son innocence , & plein de grands objets , le Philosophe sème , & la postérité recueille. — Mais , ma sœur , la matinée s'écoule , j'ai des affaires.....

Madame D'HERCOURT.

Un mot à Madame Robert : elle a de l'ouvrage à moi , il n'y a qu'un pas , voulez-vous y venir ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

J'aime mieux vous attendre.

Madame D'HERCOURT.

Je suis à vous.



S C E N E V I I.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

(Il tire la lettre de sa poche.)

VOyons les nouvelles qu'on me donne de mon esclave.

» J'ai fait compter, selon vos ordres, la somme de
» 8000 liv. à Tétuan, pour la rançon, le passage & les
» habits du sieur Robert: le surplus lui a été remis en
» espèces. Je présume, d'après la réponse du Commer-
» çant à qui je me suis adressé, que cet esclave doit
» être rendu à Marseille. »

Robert n'est pas arrivé; j'irai m'informer au port....
Il ne tardera pas.... Quelle alégresse l'apparition de
ce tendre pere ne va-t-elle pas répandre dans sa fa-
mille! Cent fois l'image de ce spectacle délicieux a
déjà charmé mon ame attendrie.... O bienfaisance!
vertu naturelle & paisible! Toi seule nourris dans le
cœur de l'homme une source secrète & pure de bon-
heur!.... J'ai cultivé les lettres & les arts; j'ai tenu le
glaive & la balance; j'ai parcouru l'Europe, j'ai fré-
quenté les Sçavans, observé les peuples, analysé les
Loix des nations: né sensible, j'ai connu l'amitié,
l'amour.... la gloire peut-être; & jamais, non jamais,
je n'ai rien senti d'égal au plaisir d'un bienfait.



SCÈNE VIII.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU , LEUZON.

LEUZON *à part.*

LE voici !

Monsieur DE SAINT-ESTIEU *à part.*

Quel est ce jeune homme ?

LEUZON.

Je n'ose.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Je le vois attaché sur mes pas...

LEUZON.

L'instant est favorable.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

En voudroit-il à moi ?...

LEUZON.

Allons.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Il paroît agité.

LEUZON *s'approche.*

Monsieur...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Que voulez-vous, Monsieur ?

LEUZON *embarrassé.*

Je suis Leuzon, fils de Monsieur Hamberg, Com-
merçant... J'aurois dû me présenter chez vous.. Par-
donnez à ma timidité... Je cherchois l'occasion... J'ai
long-temps hésité.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous avez eu tort, rassurez-vous; de quoi s'agit-il ?

LEUZON.

Malheureux & coupable, je suis tourmenté du besoin
de dévoiler mon ame, & d'exhaler mes remords.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous, Monsieur ?... (*à part.*) Il a l'air si doux.

LEUZON.

Un secret douloureux pèse sur mon cœur. Il exige une personne intelligente & sûre. Votre célébrité, Monsieur, vos lumières ont enhardi ma démarche craintive, & je ne puis me confier qu'à vous; j'implore votre médiation...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous m'intéressez; je suis disposé à vous servir. En quoi puis-je vous être utile?

LEUZON.

Monsieur, j'ai entre mes mains une somme considérable; je voudrois la faire remettre à mon père...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

La chose est très-facile.

LEUZON.

Sans exciter cependant des recherches qui puissent me trahir.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous trahir... Mais... Comment êtes-vous compromis ?...

LEUZON.

Cet argent appartient à mon père... Il étoit dans son secrétaire; un soir il crut sans doute l'avoir fermé...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien !

LEUZON.

Moi, dans le sein de la nuit, privé de repos & de sommeil, absorbé par de sombres idées, j'errois dans la maison; le hasard me fit appercevoir... O malheureuse nuit !

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Le secrétaire ouvert ?

LEUZON.

Je tremis de crainte; je tressaillis de plaisir à l'aspect de cet or, & pressé par une circonstance cruelle...

Le Bienfait Anonyme ,

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! jeune homme , qu'avez-vous fait ?

LEUZON.

Je me suis avili , dégradé ; mais si votre indignation me repousse , que votre humanité me protège.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Quel motif a pu vous entraîner ainsi ?

LEUZON.

L'amour a causé mon malheur & mes égaremens.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Ah ! cet amour !... Parlez... Voyons.

LEUZON.

Un ami trop confiant me fit connoître son amante ; frappé de la beauté de Sophie , séduit par ses qualités , j'en devins idolâtre. Sous le voile de l'amitié je lui rendis tous les soins de l'amour. Soins superflus ! Sophie étoit fidelle ; son cœur , dès long-temps prévenu , n'adore que Robert , & je trahis mon ami , sans plaire à sa maîtresse.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Un si mauvais succès eût dû , ce semble , vous dégager ?

LEUZON.

J'eusse étouffé peut-être cette fatale flamme , un accident vint la rendre plus vive.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Qu'arriva-t-il ?

LEUZON.

Le pere de Robert perdit son bien avec sa liberté ; je redoublai d'ardeur & de soins auprès de Sophie ; j'osai me déclarer ; mais je fus vil & traître sans être plus heureux , & mon rival fut aimé davantage.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

C'est le plus bel éloge de son amante.

LEUZON.

Je fus jaloux ; je fus irrité ; j'espérai mieux du pere de l'ingrate , & je cultivai sa bienveillance. J'apprends d'une personne de sa maison , attachée à mes intérêts ,

que des fonds retardés ou douteux & des engagemens pressans le menaçoient d'une faillite prochaine. Ce prompt revers excita mes alarmes. S'il avoit éclaté, mon pere n'eût consenti jamais à mes desirs, & je perdois Sophie; l'idée étoit horrible, j'étois désespéré, ma tête fermentoit... Je cherchois des moyens... L'occasion s'offrit; ma tête se perdit, & vous sçavez le reste.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Le pere de Sophie sçait-il que c'est vous qui lui avez procuré ces fonds?

LEUZON.

Non, Monsieur; je les fis passer avec adresse, & je les ai retirés par l'entremise d'un ami.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Cet ami a donc votre secret?

LEUZON.

Non, Monsieur; je l'engageai seulement à paroître pour quelqu'un qui avoit intérêt à n'être pas connu.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Mais ne vous faisant pas connoître, qu'attendiez-vous enfin de ce service?

LEUZON.

Il est si doux de conserver l'espérance, & d'obliger ce qu'on aime! Je fauvis la fortune & l'honneur du pere de Sophie.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Et vous portiez la douleur & peut-être la mort dans le sein de votre pere.

LEUZON.

Je le sentis trop tard!

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Ah, jeunesse!

LEUZON.

Que n'ai-je point éprouvé, Monsieur, depuis que la réflexion vint éclairer mon crime? Comment exprimer mes tourmens, & cette horreur du sentiment fu-

neste qui , dépravant mon ame , me rend perfide , lâche , infâme & fils dénaturé ?

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

C'est ainfi , jeune homme , qu'un feul vice introduit dans le cœur , y fait germer par degrés tous les vices , & rend chaque jour plus étroit le périlleux fentier qui le ramene au bien ; mais votre repentir fincere me raffure , & puifque vous avez ce remords , vous n'avez pas befoin de leçons.

LEUZON.

Les vôtres font fur moi l'impreffion la plus vive. La probité m'eft chere ; daignez m'en applanir la route. Tout ce que je vois autour de moi me déchire & m'accable. J'aime Sophie à la fureur , & je n'en fuis plus digne ; je n'ofe lever les yeux fur un ami que j'eftime. La tendrefle de mon pere eft un reproche affreux , & la bonté de fes regards m'écrafe : je fuccombe fous le poids de mon propre mépris.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Gardez-vous , mon ami , de céder à cet abattement. Vous êtes né pour triompher du vice , & vous en aurez le courage. Une paffion eft terrible : une ame neuve & faine peut s'égarer fans doute ; mais fon instinct plus fort détruit bientôt la tache indigne d'elle , & fon premier remords la rend à la vertu.

LEUZON.

Que ce discours me confole & me charme ! Je me fens déjà plus calme à côté de vous.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Je dois partir demain ; allez chercher vos effets , je vais vous attendre chez moi. Je me charge du refte.

LEUZON.

J'y cours , Monfieur ; ah ! que mon pere aura de plaifir ! Il devenoit fi trifte depuis quelques jours ! vous nous rendez... O Dieux ! je vois Sophie , je ne fçaurois fupporter fa préfence.



S C E N E I X.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU , Madame
D'HERCOURT, SOPHIE.

Madame D'HERCOURT à *Sophie* , en entrant.

Vous êtes trop timide, vous dis-je , il fera charmé de vous voir... (à son frere.) Je vous ai fait attendre , mon frere ? Agreez que pour vous dédommager , je vous présente Sophie.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Il m'est doux , Mademoiselle , de vous renouveller le témoignage de l'estime & de l'intérêt que vous m'avez inspirés.

SOPHIE.

Monfieur , ces sentimens m'honorent autant que j'en fuis flattée ; une personne de mon état a-t-elle le droit d'y prétendre ?

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Il n'est que deux états pour moi , le vice & la vertu. J'ai lu fur votre phyfionomie ce que je dois penfer de vous. J'en ai dit aujourd'hui mon sentiment à quelqu'un qui vous touche de près.

Madame D'HERCOURT.

A Monfieur Belmon.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU.

Je fuis très-content de lui.

SOPHIE.

C'est le meilleur des peres.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU en badinant.

Un peu perfide ; il a trahi le fecret de votre cœur ; n'en foyez pas fâchée , je fuis difcret.

Madame D'HERCOURT en badinant.

Sophie eft fans rancune.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

On dit beaucoup de bien du jeune homme.

SOPHIE.

Il ne m'appartient pas de faire son éloge , mais s'il avoit l'honneur d'être connu de vous...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Votre choix me suffit pour le juger digne de votre attachement , & je présage que vos vœux seront remplis.

SOPHIE.

Ah ! Monsieur, vous ne sçavez donc pas ses malheurs ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

On m'en a dit assez pour exciter en moi le plus vif intérêt. Je me plais à voir les amans heureux , j'aime à protéger leur cause , & j'ai tout lieu de croire que la fortune ne détruira pas l'ouvrage de l'amour.

SOPHIE.

Quel obstacle n'oppose-t-elle pas au bonheur de Robert ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Il ne faut désespérer de rien. Votre pere est bon ; il sçait mon sentiment ; la jeunesse a de grandes ressources , & la vertu ne reste jamais sans récompense.

Madame D'HERCOURT.

Adieu , Sophie , vous me trouverez tantôt chez moi , nous parlerons plus à notre aise de tout ce qui vous intéresse.

S C E N E X.

S O P H I E *pensive.*

Que veut dire Monsieur de Saint-Estieu ? Il semble que mon pere... — Ce matin cependant il m'a paru contraire à nos desirs...

SCENE XI.

SOPHIE, BELMON.

ROBERT *en entrant.*
 Robert est racheté, Volfun me l'annonce, & ma
 fille me le cache ? Ha ! ha ! elle avoit ses raisons ce
 matin.

SOPHIE.

Le voilà, tâchons de pénétrer...

BELMON.

*(à part.)**(En allant vers Sophie.)*

Rendons-lui la pareille. — Funeste accident ! Race
 infernale de Corfaire.

SOPHIE.

Qu'est-ce que c'est, mon pere ? Qu'avez-vous ?

BELMON.

'As-tu vu Madame Robert ?

SOPHIE.

Oui, mon pere.

BELMON.

Elle ne t'a rien appris de nouveau ?

SOPHIE.

Non, elle m'a engagée à dîner chez elle.

BELMON.

Tu peux y aller. — Elle n'a donc point reçu de let-
 tre de Tétuan ?

SOPHIE.

'Aucune.

BELMON.

Et son fils ne t'a rien confié ?

SOPHIE.

Rien, je vous ai tout dit.

BELMON.

C'est vraiment singulier.

Le Bienfait Anonyme ;
SOPHIE avec intérêt.

Comment ?

BELMON.

Oh ! rien ; je croyois que Madame Robert t'avoit donné de nouvelles.

SOPHIE.

Vous sçavez quelque chose.

BELMON.

Moi ? je n'ai vu personne.

SOPHIE.

Monsieur Robert est malade.

BELMON.

Cela feroit fatal dans cette circonstance.

SOPHIE.

Vous avez reçu quelque lettre.

BELMON.

C'est vrai.

SOPHIE.

De Monsieur Robert ?

BELMON.

Non ; de Volsun.

SOPHIE.

Que vous mande-t-il ?

BELMON.

Il m'écrit que Robert n'est plus chez l'Intendant des Jardins du Roi. Ce Patron, lassé sans doute d'attendre, l'a cédé pour deux mille écus.

SOPHIE.

O Ciel ! à qui ?

BELMON.

Tu n'en sçais rien, toi. Eh bien ! nous n'en sçavons pas davantage.

SOPHIE.

Cette famille est bien infortunée !

BELMON avec un dépit feint.

Oui ; c'est bien jouer de malheur ! Au moment que la rançon étoit prête , & que j'allois tout arranger pour le retour de mon ami ! cet Intendant , poussé du diable,

ble, vient mettre de nouvelles entraves à sa délivrance. Tu vas chez Madame Robert ; garde-toi de lui en parler. (*avec ironie.*) ni à son fils, entends-tu ? Je te le défends : j'irai les voir.

(*Sophie sort lentement, d'un air mécontent, s'arrête, se tourne à demi, regarde son pere, détourne la tête lorsque son pere la regarde, & s'en va.*)

SCENE XII.

BELMON *seul.*

Quel air de vérité ! Je n'ai pas oublié le *s'il revenoit*. On veut me ménager sans doute le plaisir de la surprise ; je veux le leur donner à mon tour. Ils ne savent pas que Robert est au moment d'arriver. J'en ai la première nouvelle. Je vais au Port ; je l'attends, je m'empare de lui, je le devance de quelques momens chez sa femme, pour préparer leur entrevue, & je les raille tous à mon aise sur le secret qu'ils m'ont fait de la rançon.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une chambre mal meublée.

SCENE PREMIERE.

Madame Robert travaille à quelque ouvrage de mode.

Madame ROBERT *seule.*
Mon fils tarde bien à venir !... Ce pauvre garçon s'épuise de travail.

D

S C E N E I I .

Madame ROBERT, ROBERT *fils.*

H Madame ROBERT.
A! te voilà? Tu te fais bien attendre.

ROBERT *fils.*

Il y avoit de l'ouvrage pressé, il a fallu le finir. Je suis un peu fatigué.

Madame ROBERT.

Repose-toi, mon ami. L'heure du dîner approche, Nous avons compagnie.

ROBERT *fils.*

Qui!

Madame ROBERT.

Une jolie Demoiselle qui vient de la campagne : elle m'a fait visite.

ROBERT *fils, avec joie.*

Sophie ?

Madame ROBERT.

Ton cœur la devine aisément. (*En souriant.*) Tu ne feras pas fâché, je pense...

ROBERT *fils.*

Ha, ma mere!

Madame ROBERT.

Je vais tout disposer.

S C E N E I I I .

M ROBERT *fils, seul.*
E voilà libre enfin. Ces momens de repos ne seront pas perdus pour mon pere, je vais les passer près de Sophie, je puiserai dans son cœur, dans ses

yeux, cette ardeur nouvelle qui fait surmonter le travail & la peine. Quel changement j'éprouve en moi depuis ce matin ! Quelle douceur secrète elle a fait passer dans mon ame !

SCENE IV.

ROBERT *filz*, SOPHIE.

C ROBERT *filz*, *joyeux*.
 'Est vous, Sophie?... (*Sérieux*.) Qu'avez-vous?
 SOPHIE.

Rien, mon ami; pourquoi cette demande?...
 ROBERT *filz*.

Je ne te trouve pas de la même humeur : le plaisir de nous voir t'inspiroit ce matin plus d'enjouement.
 SOPHIE.

Le plaisir n'est pas toujours épanoui... As-tu vu mon pere ce matin ?
 ROBERT *filz*.

Non.

SOPHIE.

Lui nous a vus... il m'a parlé de toi.
 ROBERT *filz*.

Qu'a-t-il dit, je t'en prie ? As-tu pénétré ses sentimens ?
 SOPHIE.

Il a toujours de toi une opinion avantageuse. Il convient de tes bonnes qualités.
 ROBERT *filz*.

Et cette opinion ? ces qualités ?... qu'en dit-il, Sophie ?
 SOPHIE.

Il t'estime beaucoup ; mais... cet esclavage de ton pere... son infortune... ta position...
 ROBERT *filz*.

Eh bien !

SOPHIE.

Il trouve tout cela bien triste.

ROBERT *filz.*

J'entends... Il ne voit plus en moi qu'un misérable sans bien & sans ressources; mon malheur l'a changé; la perte de nos biens l'a détaché de mon pere & de moi; il veut disposer de sa main en faveur d'un autre, & son choix, déjà fixé peut-être sur Leuzon, va mettre le comble à mes revers.

SOPHIE.

Non, mon ami: je fonde ma confiance sur les propos de Monsieur de Saint-Estieu: il m'a dit de toi des choses très-honnêtes.

ROBERT *filz.*

De moi? Il ne me connoît pas; je ne l'ai jamais vu.

SOPHIE.

Je l'ai vu ce matin avec Madame d'Hercourt; il venoit d'avoir avec mon pere je ne sçais quel entretien, dont nous étions l'objet. Monsieur de Saint-Estieu a protégé nos intérêts, & m'a fait entendre que nos vœux seroient un jour remplis.

ROBERT *filz.*

Que ton cœur est aisément séduit! Quelques propos vagues...

SOPHIE.

Il m'a parlé, te dis-je, du ton le plus propre à flatter notre espoir... Mais ton pere...

ROBERT *filz.*

Il sortira bientôt d'esclavage, & si mon bonheur ne dépend que de son retour...

SOPHIE.

Il est bien éloigné!

ROBERT *filz.*

Non, Sophie; nos travaux assidus...

SOPHIE.

Hélas! (*à part.*) S'il sçavoit... Mais pourquoi l'affliger?

SCENE V.

ROBERT *filz*, Madame ROBERT, SOPHIE.

Madame ROBERT.
A Llons, mes enfans, venez vous mettre à table.
 Sophie fera mauvaise chere; nous la dédommagerons
 dans un temps plus heureux.

SOPHIE.

On est bien en tous temps, Madame, auprès de
 ses amis.

ROBERT *filz*, à part.

Monsieur Belmon a quelque projet, mon pressen-
 timent n'a pas été trompeur.

Madame ROBERT.

Tu ne viens pas, mon fils?

ROBERT *filz*, à part.

Elle ne sera pas à moi! (*avec dépit.*) Ah Leuzon!

SOPHIE *d'un ton mignard.*

Venez donc, Monsieur Robert.

ROBERT *filz.*

Je vous suis, ma chere Sophie.

SCENE VI.

ROBERT *filz*, BELMON, Madame ROBERT,
 SOPHIE.

BELMON.

Serviteur, Madame Robert; bon jour, mes enfans.

Madame ROBERT.

Bon jour, Monsieur Belmon; il y a long-temps qu'on
 ne vous a vu.

BELMON.

Vous avez raison ; les affaires entraînent, les jours s'écoulent ; on n'a le temps de rien... Vous n'attendez personne à dîner , à ce que j'ai vu là-dedans ?

Madame ROBERT.

Si je croyais qu'un repas frugal eût de quoi vous tenter ?

BELMON.

Ma foi , non ; c'est une affaire finie. Je vous dirai même que depuis long-temps je n'avois fait de repas avec autant de plaisir. Ma fille m'a laissé seul ; il m'est survenu un vieux ami que j'attendois avec impatience ; nous nous sommes revus , embrassés avec transport ; nous avons parlé voyages , projets , malheurs ; & nous avons bu sec.

Madame ROBERT.

C'est fort bien.

SOPHIE.

Votre ami vous a rendu bien joyeux , mon pere ? Vous ne l'étiez pas tantôt ?

BELMON.

On a comme ça des momens ; l'humeur change suivant les circonstances.

SOPHIE.

Cet ami n'est donc pas si malheureux que d'autres ?

BELMON.

(à Robert fils.)

Tout s'arrange avec le temps... Tu ne dis mot , toi ? Il semble que tu boudes ?

ROBERT *fils.*

Non.

BELMON.

Es-tu malade ?

ROBERT *fils.*

Non.

BELMON.

Pourquoi donc cette humeur sombre , taciturne ?

ROBERT *fils.*

Chacun a ses raisons.

BELMON.

Fi, cela ne sied point à la jeunesse : quand j'étois à ton âge...

ROBERT *fils.*

Vous n'aviez pas un pere dans les fers.

BELMON.

Eh bien ! il faut le racheter.

ROBERT *fils.*

Vous parlez à votre aise , Monsieur , il faut deux mille écus.

BELMON.

Vous ne les avez pas ?

Madame ROBERT.

Je n'en ai que les deux tiers.

BELMON.

Je compléterai la somme.

Madame ROBERT.

Ah ! Monsieur ! J'accepte l'offre avec plaisir.

BELMON *d'un ton railleur.*

Vous n'en avez pas besoin , il est inutile de feindre.

Madame ROBERT.

Comment !

BELMON.

Vous avez envoyé la rançon.

Madame ROBERT.

Moi ?

BELMON.

Vous faites ainsi vos coups à la fourdine , sans prévenir vos amis.

Madame ROBERT.

Je ne vous entends pas.

BELMON.

Bon , bon , c'est un complot ; vous êtes tous d'accord.

Madame ROBERT.

Je ne vous entends point , vous dis-je.

BELMON.

Robert est en chemin.

SOPHIE.

Quoi ! Se peut-il ?

ROBERT *fi*ls.

Mon pere en chemin ? Hélas !

BELMON.

Je le sçais de très-bonne part , vous l'avez racheté ;
mon ami me l'a dit , il vient de Tétuan.Madame ROBERT *toujours vivement*.

Il connoît mon époux ?

BELMON.

Oh ! je vous en réponds.

Madame ROBERT.

Qu'en dit-il ? Que fait-il ? Je veux voir votre ami.

ROBERT *fi*ls.

J'y vais tout-à-l'heure , ma mere.

BELMON.

Robert se porte bien , il arrive.

Madame ROBERT.

Cela n'est pas possible.

BELMON.

Ha ! vous ne voulez pas en convenir , gardez donc
vos secrets : je vous apprends que j'en sçais plus que
vous , il est ici.

SOPHIE.

Que dit-il ?

ROBERT *fi*ls.

Quoi ?

Madame ROBERT.

Que dites-vous ?

BELMON *avec explosion de joie*.

Oui , mon ami , ton pere , votre époux... le voilà...

} *Tous à la
fois.*

SCENE

SCENE VII.

BELMON, ROBERT *fils*, ROBERT *pere*,
Madame ROBERT, SOPHIE.

MA femme ! mes enfans !
Madame ROBERT.

Mon époux !

ROBERT *fils*.

Mon pere !

SOPHIE.

Monsieur Robert !

La mere & le fils se groupent auprès du pere. Sophie d'un côté, Belmon de l'autre, contemplant ce spectacle. Il y a un moment de silence.

SOPHIE.

O doux moment !

ROBERT *pere, tendrement*.

Mon cher fils, Ma chere femme !

Madame ROBERT, *tendrement*.

Robert !

ROBERT *fils*.

O mon pere !

BELMON *à part, s'essuyant les yeux*.

On pourroit bien supporter quelque temps d'esclavage à ce prix-là.

ROBERT *pere*.

Laissez-moi respirer : je succombe à tant d'émotions ! l'aspect de mon pays, vos embrassemens ont porté dans mon ame une joie !... Je suis au sein de ma famille !... Je vois autour de moi ce que j'ai de plus cher.

ROBERT *fils*.

Le Ciel enfin plus favorable a terminé vos peines !

E

Je les ai bien senties, mes amis ; j'en ai bien dévoré l'amertume ; elles auroient moins abattu mon courage, si j'eusse resté seul en butte à l'infortune ; mes jours sont peu de chose, mais l'image de votre situation me faisoit sentir l'adversité dans toute son horreur.

Madame ROBERT.

Hélas ! nous ne pensions qu'à toi !

ROBERT *pere.*

Le sort, vous le sçavez, me fit tomber sous le pouvoir d'un Patron avare & dur, qui croyoit être humain, parce que l'âpreté du gain ne lui permettoit pas d'être barbare ; il allégeoit mon travail, & ne vouloit rien diminuer de ma rançon ; sa cruelle pitié ménageoit mes forces, & son avidité déchiroit mon ame : il laissoit flétrir par la douleur les restes d'une vie utile à vos besoins ; le Ciel a voulu la conserver pour vous ; il a beni votre amour & vos soins ; un seul instant vient d'effacer mes peines, & mon cœur est livré tout entier au sentiment du bonheur qu'il n'osoit espérer.

Madame ROBERT.

Eh ! qui s'y seroit attendu ? Je ne puis t'exprimer...

ROBERT *pere.*

Ah ! Tout ce que vous avez fait pour moi, m'explique assez votre joie ; mais permettez à ma tendresse de vous faire un reproche. Pourquoi porter si loin la prévoyance à mon égard ? Ne suffisoit-il pas de payer mon passage & ma rançon ? Pourquoi ce vêtement si voisin du luxe ? & pourquoi ces douze cens livres qu'on m'a remises à mon départ ?

Madame ROBERT.

Que veux-tu dire ?

ROBERT *pere.*

N'étoit-il pas prudent de mettre à l'abri du péril ce fruit précieux de votre travail ? Si j'eusse péri dans le trajet, que seriez-vous devenus ? Accablés du regret de ma perte, & privés de ces fonds, vous retombiez dans l'indigence & dans le désespoir.

Madame ROBERT *très-surprise.*

Je ne comprends rien à ce discours, mon ami ; cette rançon, cet habit, ces douze cens livres ; je ne suis pour rien dans tout cela.... Ce n'est pas moi qui t'ai racheté.

ROBERT *pere.*

Que dis-tu, chère épouse ?

BELMON *à part.*

En voici bien d'une autre.

Madame ROBERT.

Je n'avois pas la somme.

ROBERT *pere.*

O Providence ! Eh ! qui m'a donc délivré ?

Madame ROBERT.

Je n'en sçais rien : je ne t'attendois point ; j'ai cru que quelqu'heureux événement t'avoit rendu la liberté.

ROBERT *pere.*

Mais.... quel est ce mystère ?

Madame ROBERT.

C'est sans doute ton fils ; il a voulu nous surprendre.

ROBERT *pere.*

Mon cher fils !

Madame ROBERT.

Il aura trouvé des secours.

ROBERT *fiis.*

Ce n'est pas moi.

ROBERT *pere.*

Je brûle de connoître l'objet de ma reconnoissance.

ROBERT *fiis.*

Ce n'est pas moi ; je ne le connois point.

ROBERT *pere à Belmon.*

Il n'y a que toi, mon ami, qui puisses expliquer cette énigme.

BELMON.

Tu connois ma franchise... Les fonds que je perdis avec ta pacotille, ont mis pendant long-temps mon honneur en danger ; & ce n'est qu'aujourd'hui que j'allois t'être utile ; ainsi je n'ai point de part à ton retour.

ROBERT *pere.*

Que les instans du plaisir sont rapides ! Il y a dans ce secret je ne sçais quoi qui me trouble,

SOPHIE.

Tout ceci me confond.

Madame ROBERT.

C'est incroyable.

ROBERT *fils, avec une vivacité soudaine, mêlée de joie.*

Il me vient une idée... Oui... c'est lui,

ROBERT *pere, vivement.*

Qui ?

ROBERT *fils.*

Vous souvient-il, ma mere, de cet inconnu à qui je racontai nos malheurs dans mon batelet, & qui me donna sa bourse ?

Madame ROBERT.

Oui,

ROBERT *fils.*

Il me fit bien des questions sur l'état de mon pere. Je le vis attendri sur mon sort ; & c'est lui qui l'a racheté, n'en doutez pas.

BELMON *à part.*

Quel conte !

ROBERT *pere, à sa femme.*

Qu'est-ce que c'est que cet inconnu ?

SOPHIE.

Voici Monsieur Hamberg.

Madame ROBERT *à son mari.*

Je te dirai cela,



S C E N E V I I I.

LES PRÉCÉDENS, HAMBERG.

BELMON.

B Onjour, mon ami.

HAMBERG.

Bonjour, Belmon ; je viens de chez toi, je vouloit te parler. (*A Monsieur & à Madame Robert.*) Agréez que je vous félicite d'un retour depuis si long-temps désiré.

ROBERT *pere.*

Je suis très-sensible à votre honnêteté. Nous allons vous laisser libres.

HAMBERG.

Point de dérangement, je vous prie.

BELMON.

Non, non ; le dîner les attend.

Madame ROBERT *à son mari.*Viens ; que je te conte l'aventure. (*Ils sortent.*)ROBERT *fiis, bas à Sophie.*

Viendrait-il lui parler pour son fils ?

BELMON *à Hamberg.*

Qu'y a-t-il de nouveau, mon cher ?

SOPHIE *bas à Robert.*

Nous le saurons, mon pere me dit tout. Allons, mon ami, ne t'inquiete pas,



S C E N E I X.

B E L M O N , H A M B E R G.

HAMBERG *bas, en confidence.*

JE suis dévoré de chagrin, Belmon. Il y a deux mois qu'un fatal événement m'obligea d'épuiser les ressources que j'avois parmi mes amis, pour acquitter des lettres de change; quatre cens louis en or venoient de m'être enlevés dans ma maison.

BELMON.

Ciel ! Que me dis-tu là ?

HAMBERG.

Je n'ai point fait de bruit, pour ne pas éveiller le créancier avide, qui cause alors notre ruine, en voulant assurer ses fonds.

BELMON.

C'est très-bien ; mais comment est-il arrivé...

HAMBERG

J'étois excédé ce jour-là de travail, je comptois, je ferrois de l'argent : ce jeune homme que j'ai pris depuis peu sur ta parole, survint ; il me parla d'affaires ; je fus distrait ; je suivis quelque objet du moment ; il étoit tard ; je sortis pour le reste de la soirée. Le lendemain je m'apperçois que ma caisse est ouverte & mon or disparu.

BELMON.

Et tu l'avois fermée ?

HAMBERG.

Je ne m'en souviens pas.

BELMON.

Point d'effraction ?

HAMBERG.

Non.

BELMON.

Quelqu'un s'introduisit chez toi...

HAMBERG.

C'est sûrement quelqu'un qui connoissoit bien les êtres.

BELMON.

Cet accident me frappe. Robert t'a bien gardé le secret, il ne m'en a pas dit un mot.

HAMBERG.

Toi, qui connois ce jeune homme, Belmon, es-tu bien sûr de lui?

BELMON.

Très-sûr; il est honnête & sage: tu peux être tranquille à son égard.

HAMBERG.

Je ne pensois pas à lui: c'est le retour inopiné de son pere que je t'ai vu embrasser sur le port, qui m'a tout-à-coup fait ombrage.

BELMON.

S'il a pu te venir quelque inquiétude, tu dois bannir tout cela. Ce garçon a des mœurs, & j'en réponds.

HAMBERG.

Il est surprenant qu'après la bienveillance que je lui témoignois, il ne m'ait point parlé de la délivrance de son pere?

BELMON.

Il ne la sçavoit pas.

HAMBERG *plus surpris par degrés.*

Quoi! sa mere ne lui a point fait part...

BELMON.

Sa mere l'ignoroit.

HAMBERG.

Ha! ha! Robert a donc trouvé là-bas des ressources?

BELMON.

Robert n'est pas plus instruit qu'eux.

HAMBERG.

Mais comment donc?...

BELMON.

C'est une énigme , mon cher , & nous ignorons tous
qui peut l'avoir racheté.

HAMBERG *pensif.*

Ce que tu me dis-là me paroît bien singulier,

BELMON.

Très-singulier vraiment.

HAMBERG.

Et le fils ne sçait absolument rien ?

BELMON.

Non ; il croit que c'est quelqu'un qui un soir lui
donna de l'argent....

HAMBERG.

Où , il m'a conté cette aventure. Quelle apparence
que cet homme....

BELMON.

Ho ! C'est une idée.

HAMBERG.

Je fais une réflexion.

BELMON.

Quoi ?

HAMBERG.

Ce jeune homme ne soupieroit qu'après le retour de
son pere. Je sçais qu'il adore ta fille. Sa position a bien
pu l'alarmer. L'amour est fougueux à son âge... Ne
connoissant pas l'état de mes affaires , & se proposant
d'ailleurs de rembourser cette somme , n'auroit-il pas
secrètement envoyé...

BELMON *Brusquement & vivement .*

Cela ne se peut point ; on ne fait pas pour une bonne
action , une action malhonnête , & ma fille ne l'auroit
point aimé s'il en avoir été capable.

HAMBERG.

Mon sort est bien cruel ! Il est affreux de manquer
à ses engagements quand on n'a rien à se reprocher.

BELMON.

Je suis touché de ton malheur. Je ne possède pas ,
dans

dans ce moment, une somme considérable, mais ce que je puis avoir est bien à ton service.

HAMBERG.

Je ne refuse point ; je verrai. Au surplus, je ne perds pas encore l'espoir de découvrir l'auteur... Je cherche des traces. Peut-être...

BELMON. *

Il ne faut rien négliger, mon ami, l'objet vaut bien la peine qu'on n'épargne pas ses démarches.

HAMBERG.

Adieu ; je te laisse : tu dois ces momens à l'amitié. Nous nous reverrons.

BELMON.

Je suis ton serviteur.

S C E N E X.

*BELMON, SOPHIE, ROBERT *fils*.

(*Sophie & Robert fils entrent pendant ce monologue.*)

BELMON *pensif*.

C'Est un cruel accident.... L'histoire de cette rançon.... Je suis sûr du jeune homme.... (*Avec dépit.*) Cet Hamberg.... Quand on a du chagrin, on n'est ni prudent ni juste : un mot lâché circule en confidence, & flétrit sourdement une réputation... Mais s'il étoit vrai que cet inconnu...

SOPHIE à *Robert fils*, à l'écart.

Madame d'Hercourt m'attend : Monsieur de Saint-Estieu nous protège ; ils apprendront tous deux avec plaisir le retour de ton père. (*Elle sort.*)

BELMON.

Oui, c'est le seul moyen de convaincre Hamberg, & de mettre mon esprit en repos.

SCENE XI.

BELMON, ROBERT *fil.*

BELMON.

EH bien , mon ami , nous étions bien joyeux tout-à-l'heure, voilà comme tout change. Ton pere... Cette rançon l'occupe, le chagrine.

ROBERT *fil.*

L'aventure du batelet l'a rendu plus tranquille.

BELMON.

Et tu crois fermement que cet homme l'a racheté?

ROBERT *fil.*

Oui , j'ose l'affurer.

BELMON, *fouriant avec bonhomie.*

Tu sçais donc quelque chose... Fais-moi cette confidence, je t'en prie.

ROBERT *fil.*

Je vous proteste que je ne sçais plus rien.

BELMON.

Un inconnu ne donne pas son argent sans sçavoir comment il le place.

ROBERT *fil.*

Ah ! vous n'avez pas vu comme moi cette sensibilité , cet intérêt que le malheur excite dans une ame comme la sienne !

BELMON.

Il dut être bien attendri ! ... Cependant le mystere qui nous agite est plus important que tu ne penses ; & nous n'aurons point de repos qu'il ne soit éclairci.

ROBERT *fil.*

Je le desire autant que vous.

BELMON.

C'est qu'il y a des circonstances où les événements

Les plus simples peuvent prendre dans le monde une tournure singulière.

ROBERT *fils.*

Cela peut être ; mais...

BELMON.

Tu connois la vieille amitié qui me lie à ta famille, je te suis attaché dès l'enfance ; je t'aime.

ROBERT *fils.*

Autrefois.

BELMON.

Et toujours.... Je suis aussi jaloux que toi-même de ton honneur.

ROBERT *fils.*

Je le crois.... Mais pourquoi....

BELMON.

Ce pauvre Hamberg est venu me confier son infortune.... Tu n'en avois rien dit.

ROBERT *fils.*

Il avoit exigé le silence....

BELMON.

Il n'a pas retrouvé son argent.... Cet homme a bien du fouci.

ROBERT *fils.*

J'en suis vraiment affligé.

BELMON.

Ton pere est racheté : on ne sçait ni par qui , ni comment.

ROBERT *fils.*

Je vous l'ai dit.

BELMON.

Cet inconnu.... Mais c'est qu'il faut le connoître.... Cette aventure d'Hamberg.... Cette délivrance de ton pere.... à la même époque.... cela fait naître des idées....

ROBERT *fils.*

Que dites-vous ?

BELMON.

L'esprit d'Hamberg travaille , cet homme est désolé.

ROBERT *fils.*

Auroit-il eu l'audace ?

BELMON.

Il n'est pas obligé , comme moi , de connoître tes mœurs , ton caractère.

ROBERT *fi*ls.

Je vous entends. Ô Dieux !

BELMON.

Je ne dis pas....

ROBERT *fi*ls.

Je vois d'où part la calomnie. Ah ! le traître !

BELMON.

Qui ?

ROBERT *fi*ls.

Leuzon.

BELMON.

Leuzon ?

ROBERT *fi*ls.

Pour réussir plus sûrement à m'enlever Sophie , le lâche veut me ravir l'honneur.... Ah ! je m'en vengerai.... Je me sens une rage.

BELMON.

Je ne t'entends pas.

ROBERT *fi*ls.

Leuzon m'entendra mieux.

BELMON.

Où vas-tu ?

ROBERT *fi*ls.

Je sors.

BELMON.

Ecoute.

ROBERT *fi*ls.

Je sçais tout.

BELMON.

Ecoute-moi , te dis-je ?

ROBERT *fi*ls.

Eh bien !

BELMON.

Tu parles de Leuzon , de Sophie ; explique-moi cela.

Comédie.

43

ROBERT *fils.*

Leuzon est amoureux de votre fille...

BELMON.

Lui ?

ROBERT *fils.*

Il en est éperdu , vous dis-je. Il a sçu le retour de mon pere ; il l'a redouté , sans doute ; & sa basse jalousie a surpris la crédulité de Monsieur Hamberg , qu'il a fait agir auprès de vous pour me noircir dans votre esprit , & pour vous éloigner de m'accorder Sophie.

BELMON.

Ha ! ha !

ROBERT *fils , avec une fureur concentrée.*

Il ne me connoît pas , le perfide : il a beau vous flatter , je vous jure qu'il ne l'aura qu'avec ma vie.

BELMON.

Et tu l'aimes donc bien ?

ROBERT *fils.*

Si je l'aime ! tout ce que la beauté , la vertu réunies peuvent exciter de transports...

BELMON.

Eh bien ! arrangeons-nous , mon ami , ce Leuzon te tourmente ; & moi , c'est l'inconnu. Je tiens à cette découverte ; & je veux , s'il est possible , en venir à bout.

ROBERT *fils.*

Vous serez satisfait , je chercherai l'objet de ma reconnaissance ; & le temps qui dévoile tout...

BELMON.

Tiens ; je ne fais pas les choses à demi ; je n'ai qu'une parole ; l'homme une fois reconnu , je te donne ma fille.

ROBERT *fils.*

Sophie... Monsieur Belmont... Est-il bien vrai ?...

BELMON.

Je te la donne.

Mon bonheur est certain. Puisque le Ciel plus propice a ramené mon pere dans ces lieux, mon bienfaiteur est instruit, il n'est pas loin de nous ; on ne fuit pas les cœurs qu'on rend heureux. Ce sauveur d'une famille entiere viendra contempler son ouvrage ; & sa présence, objet de tous mes vœux, mettra le comble à ma félicité.

S C E N E X I I.

J BELMON *seul.*
 E ne demande pas mieux : Mais la confiance de ce jeune homme dans cet inconnu m'étonne.... Il y a là quelque chose que je ne conçois pas.

S C E N E X I I I.

BELMON , ROBERT *pere* , Madame ROBERT.

O Madame ROBERT.
 U est mon fils ?

BELMON.
 Il est parti, le cœur rempli de zèle pour chercher votre bienfaiteur.

ROBERT *pere.*
 Donner à mon fils une somme, & racheter encore à grands frais un esclave inconnu ! Qu'en penses-tu ?

BELMON.
 Cela paroît bien fort.

Madame ROBERT.
 Pourquoi non, puisque mon fils l'assure.

ROBERT *pere.*
 Hé ! Peut-il l'assurer !

BELMON.

Il persiste du moins avec trop de fermeté pour ne pas être du secret.

ROBERT *pere.*

Mon esprit inquiet se tourmente en vaines conjectures, & j'ai à cœur d'approfondir la vérité.

BELMON.

Employons les moyens qui nous restent. Toi, tu iras parler au Capitaine du vaisseau qui t'a porté; il pourroit te donner quelques renseignemens. Il faut aussi s'informer adroitement chez les Banquiers. Moi, j'interpellerais ma fille, les amans ne se cachent rien, & je sçais comment je dois m'y prendre. Vous, tâchez de gagner votre fils. Une nouvelle raison, un intérêt nouveau nous font une nécessité de percer ce mystère.

ROBERT *pere.*

Qu'est-ce que c'est ?

BELMON.

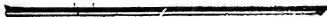
Viens, mon cher. Puisse une journée que je trouvois si belle, se terminer par une heureuse fin.

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

Le Théâtre représente le Port de Marseille.



S C E N E P R E M I E R E .

S O P H I E , R O B E R T f i l s .

Comme te voilà fait ?

SOPHIE,

Ah ! Sophie !

SOPHIE.

D'où te vient ce désordre, mon ami ? D'où vient cette émotion ?

ROBERT *fil.*

J'ai parcouru, comme un insensé, les quartiers les plus fréquentés de la ville, cherchant de tous côtés mon bienfaiteur & mon ennemi. Mon cœur suffit à peine aux sentimens dont il est agité. La douleur, le plaisir, l'amour, la haine, l'espérance, la crainte y regnent tour-à-tour, & le destin bizarre semble réunir à la fois tout ce qui m'accable & tout ce qui m'enchanté, pour épuiser ma sensibilité.

SOPHIE.

Que s'est-il donc passé entre mon père & toi, depuis ma sortie ?

ROBERT *fil.*

L'abattement où me plongeient mes peines, égarant ma raison, j'osai le soupçonner de destiner sa fille à des engagemens formés par la cupidité.... Combien je m'abusais ! Qu'avec transport abjurant mon erreur, j'ai bientôt reconnu les traits dont tu me l'avois peints ! Il m'a promis ta main, si je puis retrouver le libérateur de mon père.

SOPHIE.

Tu le découvriras, Robert ; un pressentiment flatteur me l'annonce.

ROBERT *fil.*

Et moi, Sophie, je suis atteint de la plus vive crainte. Pardonne à l'excès du malheur & de l'amour. La douce confiance séduit facilement les cœurs favorisés du sort, mais l'adversité la repousse.

SOPHIE.

Ce généreux inconnu voudroit-il se dérober lui-même à vos desirs ? Son plaisir le plus doux n'est-il pas de voir sa récompense écrite dans vos yeux ?

ROBERT *fil.*

ROBERT *fils.*

Il y va de l'honneur , Sophie. Tu ne sçais pas à quel point Leuzon ose pousser l'outrage , il a voulu me perdre dans l'esprit de ton pere , en étayant la noire calomnie sur le malheur d'Hamborg.

SOPHIE.

Quoi ! Leuzon ?...

ROBERT *fils.*

Hé ! quel autre que lui en eût été capable ? Le lâche évite ma rencontre.

SOPHIE.

Je voulois , mon ami , ménager ta délicatesse ; mais puisque tu sçais tout , apprends qu'il vient de se passer à ce sujet , entre mon pere & moi , une scene qui sera long-temps chere à mon cœur , puisqu'elle m'a prouvé sa tendresse.

ROBERT *fils.*

Quelle est-elle ?

SOPHIE.

Monsieur de Saint-Estieu ni Madame d'Hercourt n'étant pas chez eux , j'ai regagné ma demeure. J'étois avide de connoître , pour nos intérêts , l'effet que le retour de ton pere avoit produit sur le mien , & je l'attendois avec une émotion qui me tenoit dans un état pénible. Il est enfin arrivé : jamais il ne m'avoit paru d'une humeur si sévère &... Ciel ! les voici tous deux.

ROBERT *fils.*

Qui ?

SOPHIE.

Mon pere & le tien ; éloigné-toi. Ta mere veut te voir , tâche de la joindre , elle doit être au port. Je m'y rendrai. Je vais retourner chez Madame d'Hercourt ; Monsieur de Saint-Estieu part demain.



S C E N E I I.

BELMON, ROBERT *pere.*

LE Capitaine ne sçait rien, j'en suis pénétré de douleur. Après ce que tu m'as raconté d'Hamberg, il faut que l'auteur d'une action si noire, ou celui de ma délivrance, découverts, rendent à mon fils toute son innocence.

BELMON.

Je le sens comme toi.

ROBERT *pere.*

Mon fils est vertueux, & je ne crains rien de lui qui l'avilisse. Le desir de me voir, de terminer mes peines, de s'unir à Sophie, auroient bien pu le porter à des engagemens...

BELMON.

Est-ce qu'il auroit trouvé du crédit?

ROBERT *pere.*

Sa probité connue aura suffi peut-être à ces âmes atroces qui fondent des profits infâmes sur le malheur des gens de bien.

BELMON *d'un air content.*

Je crois, mon cher, qu'il ne s'est point mêlé de raçon; il n'en auroit point fait un secret à ma fille; & Sophie n'est pas capable de me tromper.

ROBERT *pere.*

Eh bien! mon ami, cet entretien? comment s'est-il passé?

BELMON *gaiement.*

Oh! je m'en suis tiré à merveille. En entrant je me suis composé de mon mieux: la contenance grave, l'œil sévère & sombre, l'air rebarbatif, & j'ai fait quelques tours dans la chambre, sans dire mot.

ROBERT *pere, en souriant.*

Bien.

BELMON.

Elle, tapie dans un coin, faisoit semblant d'être fort attentive à quelque ouvrage de broderie ; mais par intervalles je l'ai surprise qui me regardoit furtivement, pour observer ma contenance ; & pressée du desir de me faire parler, elle m'a dit d'un ton doux & timide : *Est-ce que vous vous sentez indisposé, mon pere ?* Oui j'ai le cœur blessé. Je croyois avoir la confiance & l'amitié de ma fille, & je ne les ai plus. Je la bleissois elle-même au vif ; son cœur se gonfle, son visage s'anime, ses yeux se chargent.

ROBERT *pere, en souriant.*

La pauvre enfant !

BELMON *imitant Sophie.*

Pouvez-vous, mon pere, m'adresser cet injuste reproche ? — L'amour t'égare, ma fille, & ton pere a déjà moins d'empire sur toi que ton amant. Tu m'as caché le retour de mon ami. — *Je ne le sçavois pas.* — Et le s'il revenoit de ce matin, n'est-il pas une preuve sans réplique ? Elle m'a juré que ces mots n'étoient sortis de sa bouche que d'après la générosité de l'inconnu, & les épargnes de ta maison.

ROBERT *pere.*

Ta Sophie est charmante, Belmon ; & je la crois sincere.

BELMON.

J'ai voulu feindre alors pour me convaincre mieux, en l'excitant davantage, & ramenant l'aventure d'Hamberg, j'ai témoigné beaucoup d'inquiétude. Enfin, puisque tu ne sçais rien, ai-je dit, ma fille, je te plains d'avoir donné ton affection à quelqu'un dont tu n'as pas les secrets ; il y a dans cette affaire une obscurité qui m'offense : j'avois des vues sur ce jeune homme, mais j'ai changé d'avis : je vois qu'il ne te convient pas, & je sçais d'ailleurs un parti plus fortable. — A ces mots, mon ami, plus de timidité, plus de crainte,

elle a fait éclater avec force ses sentimens secrets ; & son cœur , encore surchargé de sa peine , s'est soulagé tout-à-coup ; elle est tombée à mes pieds , les yeux noyés de larmes , & me tendant les bras , attestant sa tendresse pour son pere , & l'innocence & les vertus de ton fils. Ces mouvemens , cet air , ce ton , ses yeux , cette attitude , tout m'a tourné la tête , mon rôle s'est évanoui ; j'ai relevé ma fille , & la pressant contre mon sein , nous avons confondu nos ames & nos pleurs.

ROBERT *pere.*

Ha ! qu'en de tels momens on sent bien le plaisir d'être pere !

BELMON.

Nous ne sommes pas plus instruits sur le fond de la chose , mais.... J'apperçois.... Quelle heureuse rencontre !

ROBERT *pere.*

Qui ?

BELMON.

Un homme de poids , un homme sûr , Monsieur de Saint-Estieu.

ROBERT *pere.*

Le frere de Madame d'Hercourt ? ce célèbre ?...

BELMON.

Lui-même. Il faut le consulter.

ROBERT *pere.*

Ah , Dieux ! que je serois charmé !... Comment oser ?

BELMON.

C'est son plaisir à lui d'être utile. Je l'ai vu ce matin : il m'a parlé avec bonté de nos enfans : il veut que je donne ma fille à ton fils , & que je lui cede mes fonds : c'est une bonne tête pour les conseils.



S C E N E III.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU , ROBERT *pere* ,
BELMON.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU *en entrant*.

T Achons de parler à quelque Capitaine du Levant... Ha ! je vous retrouve, Monsieur Belmon.
BELMON.

Monsieur, l'ami dont je vous ai parlé ce matin, l'esclave de Tétuan...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien !

BELMON.

Est de retour.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Quoi ! Robert ?

BELMON.

Le voilà.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU. *Il va vers Robert pere , avec empressement.*

O pere infortuné ! Vos malheurs ont pénétré mon ame , & je sens le plus doux plaisir à vous voir. Vous avez bien souffert ?

ROBERT *pere*.

Monsieur, si je n'avois eu d'autres peines que la dépendance, les fers, le travail, c'eût été peu de chose. Une vie pénible ne m'auroit pas effrayé, j'en avois l'habitude ; mais la privation de ma famille, ce desir, ce besoin de l'épanchement, ont fait le vrai tourment de mon esclavage.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Il a dû vous être bien doux de revoir ces objets de votre tendresse ?

ROBERT *pere.*

Il est vrai que dans les premiers momens j'ai senti plus qu'on ne peut exprimer ; mais ce jour si beau ne s'écoule pas sans nuage.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

• Comment ?

BELMON.

Robert est arrivé croyant ne devoir sa rançon qu'aux travaux de sa famille ; on en vient aux éclaircissemens, & ce n'est plus cela. Nous sommes confondus. Le fils s'est rappelé je ne sçais quelle histoire d'un barelet, d'une bourse ; il prétend qu'un inconnu a racheté son pere, & je crois même qu'il le cherche.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU *à lui-même.*

Ha ! ha !

BELMON.

Mais, par une fatalité cruelle en cette conjoncture, une très-forte somme enlevée au Commerçant chez qui je l'avois fait placer, lui laisse sur sa fidélité quelqu'impression funeste, qu'a produit le retour de son pere & leur situation ; ainsi notre plus vive peine naît de nos plaisirs mêmes, & nous cherchons en vain le moyen de sortir de nos perplexités.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Cela n'est pas bien difficile.

BELMON *à part.*

Vivent les gens d'esprit !

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Comment se nomme le Commerçant ?

BELMON.

Hamborg.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh bien soyez tranquilles : Hamborg en cet instant a recouvré ses fonds.

BELMON.

Quoi, Monsieur ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Ils sont entre ses mains, j'en suis sûr. (*à Robert pere.*)

Homme trop malheureux , ne répandez plus d'amertume sur des momens destinés à la plus douce joie
Votre rançon paroît être un bienfait certain.

ROBERT *pere.*

Vous le croyez , Monsieur ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Moi ? Je n'en doute point.

BELMON *à part.*

Ma fille avoit raison.

ROBERT *pere.*

Votre discours m'étonne , Monsieur : si mes amis avoient pu me délivrer , ils ne m'auroient point laissé languir dans l'esclavage ; & si je suis étranger au bienfaiteur , comment m'a-t-il choisi de préférence à tant d'infortunés qu'il a pu trouver sur ses pas ?

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Mais vous tout comme un autre. Le sort a décidé , je pense. La sensibilité vivement excitée , ainsi que l'arbre agité par les vents , laisse tomber ses fruits : heureux qui les recueille.

BELMON.

Une si forte somme ! des soins si prévoyans !

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous ! époux , peres , amis , citoyens sensibles , vous penseriez assez mal de l'espece humaine pour douter d'un bienfait ?

ROBERT *pere.*

Hélas ! Monsieur , dans mon état obscur..

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Eh , quoi ! l'active bienfaisance , ce sentiment émané des Cieux pour consoler la terre , n'y chercheroit que de grands noms & de revers fameux ? Tous les mortels sont égaux à ses yeux , par-tout elle porte à l'humanité plaintive une existence plus douce , & l'oubli du malheur.

ROBERT *pere.*

Vous m'avez consolé. Je sens que le plaisir renaît dans mon ame , & je n'aurois plus rien à désirer , si

e pouvais apprendre quel est cet homme généreux...

Mon^{sieur} DE SAINT-ESTIEU.

Je ne puis vous le dire ; mais je crois que la Providence dispose à son gré les événemens , pour ménager un prix à la vertu.

BELMON.

Certes , l'auteur de ce bienfait doit être un mortel d'une es^pèce bien rare ?

Mon^{sieur} DE SAINT-ESTIEU.

Pourquoi cela ?

BELMON.

Mon^{sieur} , huit mille livres !...

Mon^{sieur} DE SAINT-ESTIEU.

La somme est relative aux facultés du bienfaiteur. (à Robert.) Hé ! croyez que vous n'êtes point en reste avec lui. Sans doute que son cœur le dédommage bien de son argent.

ROBERT *pere.*

Que le vôtre , Mon^{sieur} , est bien digne de votre renommée ! Vous parlez de bonnes actions comme un homme qui a coutume de les pratiquer. Mais je ne sens pas moins vivement tout ce que je dois à mon bienfaiteur. Ah ! si je puis le connoître !

BELMON.

Nous le connoissons , mon ami ; cet homme a voulu donner aux tiens le plaisir de la surprise ; mais dès qu'il te sçaura de retour , il quittera l'incognito ; n'est-ce pas , Mon^{sieur} ?

Mon^{sieur} DE SAINT-ESTIEU.

Je ne sçau^rois répondre sur ce point. Le mariage de Sophie & la société avec le jeune homme , voilà ce qui nous intéresse.

BELMON.

Tout se fera , Mon^{sieur} , comme vous me l'avez conseillé. Allons trouver nos enfans ; je sens que j'embrasserai ton fils avec plaisir. Pardonnez à notre indécision.

Mon^{sieur} DE SAINT-ESTIEU.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous ne m'avez privé de rien. Ma promenade est faite, & mon objet est rempli.

SCENE IV.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

J' Ai pensé me trahir. Quel piège dangereux que la reconnoissance ! Comme l'ame est entraînée vers les malheureux qu'on a servis ! Un moment de plus, j'obtenois le prix de mon bienfait, j'en perdois le plaisir.

SCENE V.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU, SOPHIE, Madame D'HERCOURT.

Madame D'HERCOURT à Sophie, en entrant.

V Oici mon frere, il faut lui raconter cela.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Ce lieu n'est pas sûr.. Le jeune homme cherche.

Madame D'HERCOURT.

Je vous trouve à propos. Vous ferez étonné des événemens singuliers que je viens d'apprendre de Sophie. Monsieur Robert..

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Je suis instruit, ma sœur ; Monsieur Robert & Monsieur Belmon viennent de quitter ces lieux, & j'ai rendu le calme à leur esprit. Je vous ai présagé ce matin, Mademoiselle, que vos vœux seroient remplis, Ce soir, je vous l'assure : j'en ai la parole.

H

SOPHIE.

Que je suis redevable à vos bontés, Monsieur ! Le jeune Robert n'y fera pas moins sensible. Il sera bien vengé du noir soupçon que le fils de Monsieur Hamberg a formé contre son honneur, pour le faire adopter à mon pere.

SCENE VI.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU, SOPHIE,
LEUZON, Madame D'HERCOURT.

LEUZON *accourant.*

MAdemoiselle, permettez qu'à vos pieds...

SOPHIE.

Le voilà, Monsieur, il ose se présenter à mes yeux.

LEUZON.

Ah ! daignez m'écouter ! Le puissant motif qui m'aime...

SOPHIE.

Eloignez-vous, vous me faites horreur.

LEUZON.

Daignez, belle Sophie, calmer un injuste courroux.

SOPHIE à Monsieur de Saint-Estieu.

Vous ne connoissez pas, Monsieur, la noirceur de son ame ! Le trait qu'il a fait aujourd'hui...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Quelque erreur vous abuse, Mademoiselle, Leuzon est innocent.

SOPHIE.

Quoi ! Monsieur !... Mais Robert tout-à-l'heure.

LEUZON.

Je viens de l'embrasser.

Robert !

LEUZON.

Un mot de ma bouche a dissipé son juste ressentiment. L'odieux soupçon qui l'avoit excité , n'étoit pas mon ouvrage. Il sçait que c'est moi qui suis le coupable ; il n'est pas temps de rien dissimuler. Je ne souffrirai pas qu'une ame honnête & vertueuse , qu'un ami que j'honore , soit un seul instant chargé de mon ignominie. Si je fus assez bas pour me fouiller d'une mauvaise action , je ne serai du moins pas assez lâche pour garder le silence.

SOPHIE.

Dans quel étonnement !

LEUZON.

En vous cachant le motif de mon crime , je vous en dois l'aveu. Je le dois à Monsieur de Belmon ; je le dois à mon pere ; je le ferois à la face de l'univers. Mon ame est soulagée , & jamais la honte ne pourra m'humilier autant que mes remords.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Je suis content de ce trait , jeune homme , & je répons de vous pour la vie. Mais qu'un secret si délicat demeure à jamais entre nous , Robert , Sophie , ma sœur & moi : nous ne le trahirons pas. Monsieur Hamberg jouit en ce moment des fonds que vous m'avez remis ; & puisqu'il a retrouvé le repos , épargnez-vous un indiscret aveu ; n'altérez pas sa conscience , & n'allez pas affliger la tendresse d'un pere.

Madame D'HERCOURT.

Je suis de votre avis , mon frere.

SOPHIE à Leuzon.

Monsieur , vous me voyez confuse de mes torts ; comme Robert , je vous ai fait injure...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU à Sophie.

Oui , trop souvent les apparences séduisent ; le fantôme de la prévention trouble le jugement , & l'erreur

cruelle s'établit... C'est ainsi que des Juges sévères ,
n'envifageant dans l'accusé que le coupable , font quel-
quefois égarés par de bizarres combinaifons du fort .

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT *fils ,*
Madame ROBERT.

SOPHIE *allant vers Robert fils.*

AH! mon ami , viens , viens.

Monfieur DE SAINT-ESTIEU *à demi-voix.*

Ah , Ciel !

ROBERT *fils à Sophie.*

Nous te cherchions.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT *pere ,* BELMON.

BELMON *à Robert pere en entrant.*

LES voici.

SOPHIE *à Monfieur Robert & à son pere , qu'elle
voit entrer.*

(*D'un cri de joie.*)

L'argent eft retrouvé ; il eft rendu !

ROBERT *fils.*

(*Il apperçoit M. de Saint-Eftieu , l'envifage , pousse
le cri de la plus vive furprife.*)

C'est lui ! (*Il vole à fes pieds , & tombe évanoui.*)
Mon bienfaiteur !

Comédie.

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Qu'est-ce donc, Monsieur, qu'avez-vous ?

ROBERT *fil.*

Je vous revois, ô mon Dieu tutélaire ! tant de courses perdues ont trompé mon attente... Je vous retrouve ; il embrasse enfin vos genoux ce Batelier malheureux, ce Robert qui doit à vos bienfaits le retour de son pere.

TOUS A LA FOIS. *Cri de surprise.*

O Ciel !

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Vous vous méprenez, mon ami, quelque ressemblance occasionne votre erreur.

ROBERT *fil.*

Non, non ; je vous reconnois bien ; votre image est trop chère à mon cœur pour en être effacée : le voilà, mon pere, votre libérateur, le voilà ! que l'hommage de nos cœurs puisse toucher son ame, comme l'ont fait nos peines, & qu'il me reconnoisse !

Madame D'HERCOURT *avec admiration.*

Quoi ! mon frere !

ROBERT *fil.* *Vive surprise.*

Monsieur de Saint-Estieu, ô mon Dieu tutélaire !

M. & Mad. ROBERT *les bras tendus vers lui.*

Ah, Monsieur !

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

Mes amis, laissez-moi.

ROBERT *pere avec chaleur.*

Si les transports de la reconnoissance peuvent acquitter les infortunés, voyez les miens & ceux de ma famille ; nous tombons à vos pieds, ma femme, mon fils & moi ; nos larmes de joie vous font sentir peut-être que vous n'avez pas obligé des ingrats ; & si le Ciel un jour plus propice à mes entreprises...

Monsieur DE SAINT-ESTIEU.

O mes amis ! vous qui m'attendrissez, vous ne voulez pas m'affliger, & vous ne ferez pas à mes sembla-



